

La nature est-elle belle ?

Ils sont 16, de générations, de cultures, de systèmes de pensées et d'horizons esthétiques très différents. Nous les avons choisis, car leur œuvre résonne en nous. À chacun, nous avons posé une seule et unique question, pour éclairer d'un regard particulier ce numéro. Les artistes ont la parole.

Propos recueillis par Yamina Benai • Illustrations Berto Martínez Morales pour *Geste/s*



CLÉMENCE GBONON

“La nature tout entière est un gigantesque réseau de signaux qui relèvent de formes de communication. Une communication par la couleur de pétales, les motifs, les formes, la libération de substances, la matière, les vibrations, la chimie. Les écosystèmes interagissent autour de nous sans que nous le percevions réellement, et nous partageons un monde avec tous ces organismes, tout en vivant extrêmement coupés de ces interrelations et de leur vitalité. En Occident, nous ne cultivons pas nécessairement notre contact avec un monde invisible, fait de signes et de possibilités multiples d'interprétation. Notre langage verbal est si totalisant que nous avons tendance à ignorer d'autres formes de langage. En peinture, cette tendance a accentué à certains égards un intérêt pour des tableaux compréhensibles et lisibles, presque univoques. Pourtant en tant que peintre, je dirai qu'une peinture puissante est une peinture qui se déploie dans le champ de l'indicible et qui défie la rationalité. La peinture est sensation physique, alchimie, elle échappe à toute logique réductrice en tant qu'elle est elle-même langage. Je pense que notre rapport à la peinture est très lié à notre rapport à la nature. L'une et l'autre requièrent que nous soyons sensibles au monde subtil dissimulé entre les choses, autour et à l'intérieur de nous, dans une appréhension sensorielle, immédiate et physique, par-delà toute explication ou rationalité.”

PASCALE MARTHINE TAYOU

“Dans les airs ou sur la terre ferme, sous l'eau ou sur la lune... la place qu'occupe l'homme dans la nature n'est qu'un détail fort négligeable, car ce gourmand parasite ambulant qui se goinfre à tous les râteliers qu'offre la biodiversité n'est en réalité qu'une belle ordure. Quoi qu'il en dise ou qu'il en pense, le dessein de ses coups portés à madame nature se révèle enfin au fil des âges, telles de douloureuses rides sur son corps froissé, tels des crevasses saillantes dans sa chair, des bourdonnements stridents au creux de son oreille. Serait-il encore utile de souligner que l'homme n'agit jamais point en toute inconscience? Toutes ses belles inventions servent et desservent en même temps en mêlant illusions et désillusions dans un merveilleux scénario qui produit au dépourvu des objets secrètement manipulés, ajustés grossièrement dans des laboratoires des folies et des grandeurs, des trouvailles a priori jouissives qui, en réalité, cachent dans les plis épais des problématiques graves, fruits de l'imagination fertile et absolument retorse de l'homme, l'éternel insatisfait. La liste des dégâts sur la faune, la flore, dans l'air ou dans l'espace étire sans fin son lot de désastres dans les entrepôts obscurs de nos conquêtes et civilisations multiples, mais la nature étant naturellement belle, elle se soigne avec tendresse sans se soucier de nos imprudences, elle offre, malgré ses déchirures, sa gentillesse sans aucune compensation. La nature, loin d'être une généreuse égoïste, est donc une véritable généreuse généreuse.”





SARA FLORES

“La nature est belle – mais pas uniquement comme quelque chose que l’on regarde. Sa beauté réside dans ses couleurs, ses formes et ses motifs, mais elle s’écoute aussi, se respire et se ressent dans le corps. Le chant des oiseaux, l’odeur de la terre mouillée et le rythme de la rivière font partie de cette expérience. C’est également une beauté éthique, car elle nous enseigne à bien vivre, à respecter et à ne pas prendre plus que le nécessaire. La nature nous montre comment vivre et cohabiter. Pour nous, en Amazonie, il existe des mères-esprits : la mère des eaux, de la forêt et des animaux ; elles veillent et mettent de l’ordre dans le monde. C’est pourquoi, il n’y a aucun sens à séparer les êtres humains des êtres non humains. Nous sommes la nature. La forêt n’est pas à l’extérieur, elle est avec nous. Ce qui arrive à la terre nous arrive aussi. La nature est belle parce qu’elle est vie, relation et équilibre. La protéger, c’est nous protéger nous-mêmes.”

RAPHAËL BARONTINI

“Je crois que la nature est au-dessus de tout, sa puissance et sa force vitale en font son éternelle beauté. On sait à quel point, de tout temps, elle a inspiré les artistes, comme un émerveillement infini. En s’inscrivant dans le paysage caribéen, on sait combien elle peut être magnifique comme destructrice. C’est ce qui fait de ces archipels, un lieu si beau, entre volcans, forêts luxuriantes, cyclones et plaques tectoniques ; en somme, une nature toujours en éruption. Pour moi, dans la réalité du réchauffement climatique et de ses dérèglements, ces paysages fragmentés sont une scène vivante, une archive sensible, une nature qui résiste et qui se réinvente. Cette nature est aussi le lieu de récits entremêlés, d’imaginaires partagés, où l’humain n’a eu de cesse de projeter des histoires, des symboles, des croyances. Du riche bestiaire animal fantastique aux forêts magiques de nos contes, de la beauté de ses formes et de ses couleurs, aux projections imaginaires qu’on lui associe, sa force évocatrice nous emplit et est en perpétuel mouvement. La nature n’est pas seulement belle – elle est chargée d’histoires, de mémoires, de circulations.”



JEAN-MARIE APPRIOU

“La nature est-elle belle ? Je ne suis pas sûr que la nature cherche à être belle. La beauté vient peut-être surtout de notre regard. Ce qui distingue l’humain de la nature, s’il y a une distinction, tient possiblement à l’art : ce pas de côté qui crée la culture et nous permet d’observer, de représenter, de transformer ce qui nous entoure. Dès les grottes préhistoriques, l’homme a surtout représenté les animaux, les forces naturelles, comme pour dialoguer avec elles. J’aime cette phrase de Léonard de Vinci : “*Va prendre tes leçons dans la nature, c’est là qu’est notre futur.*” Elle me semble dire que la nature contient à la fois la mémoire du monde et ce vers quoi nous allons, et que l’artiste peut être un passeur entre ces temps. Depuis plusieurs années, je vais régulièrement chercher des paysages, où la nature paraît encore intacte :

le Groenland, l’Islande, le Svalbard, les îles Féroé ou, récemment, la région des Grands Lacs dans le désert égyptien. Face aux glaces millénaires ou aux étendues désertiques, on ressent une beauté presque brute, une puissance tellurique qui dépasse toute idée d’esthétique. Cette relation nourrit directement mon travail. J’utilise des matériaux issus du monde – l’argile, le verre, le métal en fusion – qui portent en eux des forces de transformation. La nature n’est pas seulement paysage : elle est aussi cosmos, fractale, infiniment grande et infiniment petite. Nous en faisons partie, avec nos sens, notre corps, notre imaginaire. La nature est vivante, en mutation constante, elle reste une source inépuisable pour penser, sentir et créer. Peut-être est-elle belle précisément parce qu’elle ne cesse jamais de se transformer – et de nous transformer avec elle. Je dirais plutôt qu’elle est une force. Et que l’art, au fond, consiste simplement à essayer d’en capter un fragment.”

KATHIA ST. HILAIRE

“Ma relation avec la nature est assez simple. Je suis souvent séduite par des éléments du quotidien qui paraissent insignifiants. La lecture de *Ready to Burst* de Frankétienne m’a amenée à me concentrer sur des éléments encore plus petits de la nature, en les utilisant comme métaphores du chaos de la vie. J’ai ainsi passé des heures dans mon jardin ou dans la nature à observer attentivement les détails des plantes, et à transformer ces observations en nouvelles techniques de création. Une simple goutte d’eau, que Frankétienne décrit comme “*faisant écho à l’histoire*”, m’a permis de découvrir de nouvelles compositions formelles dans mes peintures et installations. J’ai également commencé à créer des sculptures métalliques légères qui imitent les sacs-poubelle en plastique flottant au vent. Ces œuvres explorent les notions de mobilité géographique et de déplacement, ainsi que l’histoire violente du *necklacing* utilisé durant les troubles politiques dans des lieux tels que Haïti, certaines régions d’Afrique et le Moyen-Orient. Les pneus en feu sont devenus pour moi une métaphore universelle : un symbole de changement lent, permanent et douloureux à travers l’histoire. Le désir de raconter ma propre histoire sur la consommation des produits de beauté et des ressources naturelles, et son lien avec la diaspora haïtienne, m’a conduite à expérimenter la gravure. À travers ce processus, je continue d’explorer les capillarités entre la nature, la violence, la mobilité et la beauté.”



ARCANGELO SASSOLINO

“La nature est belle non pas parce qu’elle est harmonieuse, mais parce qu’elle ne s’immobilise jamais. Ce que nous percevons comme beauté est la trace visible de la transformation. Rien dans la nature n’est fixe. La matière change d’état, l’énergie change de forme, la pression devient libération, la chaleur devient lumière. La destruction n’est jamais absolue, elle est toujours un passage vers autre chose. Ce qui s’effondre engendre. Ce qui brûle laisse une trace. Ce qui se brise révèle une autre structure. L’industrialisation n’interrompt pas ce processus, elle l’accélère. Les matériaux que j’utilise – le béton, l’acier, le verre, le pétrole – ne sont pas des symboles d’opposition à la nature. Ils sont la nature réorganisée, condensée par l’intervention humaine. Même dans leur configuration la plus maîtrisée, ils portent en eux la mémoire de l’instabilité. Pour moi, la beauté réside dans ce devenir constant. Dans la conscience que l’équilibre est temporaire, que chaque forme contient de multiples avènements. Rien n’est définitif. Tout est potentiel.”

MATTHEW LUTZ-KINOY

“La nature n’est pas belle ; elle est vivante, comme les humains et les animaux, et comme toutes choses dans la nature, elle est simplement là. J’ai grandi à Brooklyn, dans un environnement animé, si ce n’est hectique, pollué par la lumière et saturé de béton, et je me souviens, enfant, avoir visité un parc national dans le cadre d’un voyage de scouts. Les guides étaient fiers de montrer le ciel nocturne à un groupe de petits citadins ; beaucoup d’entre nous voyaient les étoiles pour la première fois. Je me souviens de leur joie à nous proposer cette expérience, mais aussi de mon trouble face à ma prise de conscience que le contact avec la nature, tout comme l’accès à l’air pur ou à l’eau potable, était un privilège vertical et non un droit. Si l’accès à la nature est inégal, peut-on qualifier la nature elle-même de belle ? Cette question touche à notre manière de définir la beauté et au rapport, s’il y en a un, du concept de beauté avec le monde naturel. Moi, je suis attiré par le synthétique : les matériaux inventés par l’homme, l’odeur du plastique, le son de la musique électronique. Cette intuition, cette pulsion sont en contradiction avec mes œuvres, dont les matériaux de base sont proches de leur état brut (toiles en coton, céramiques et corps dansants), et le lien entre ces positions contrastées n’est pas la nature elle-même, mais sa traduction et son interprétation. J’ai récemment lu un poème de Makoto Ōoka, *All About the Wind*, où une

rivière pénètre une pierre, révélant ainsi l’érosion du temps et la douceur comme force. La nature est un miroir ; elle révèle nos similitudes. La beauté, elle, ne se trouve pas là. Elle réside dans l’acte d’interprétation et non dans l’existence seule de la nature ; la splendeur ne peut qu’être atteinte par la manipulation, la traduction, par la possibilité d’une transformation totale.”



BARBANA BOJADZI

“Pour moi, la nature est à la fois belle et sublime. Belle par son harmonie et sublime dans ce qui reste hors de contrôle : c’est vraiment cette dualité qui nourrit mon travail. Je procède par soustraction : je commence par recouvrir des panneaux quadrillés de couleur et de colle, puis, après le séchage, je retire progressivement les zones qui n’ont pas adhéré au support. En enlevant la matière, celle-ci réagit de manière inattendue, car c’est à ce moment précis qu’elle dicte son propre rythme. Cela génère alors un chaos qui me rappelle celui de la nature, à travers ses processus qui se déploient en suivant leurs propres lois internes. Les motifs qui apparaissent au séchage m’évoquent ainsi une géologie mise en peinture. En effet, chaque strate porte la mémoire de ce qui a été ajouté puis retiré, comme les couches sédimentaires qui racontent l’histoire de la Terre et ses époques de motifs. Il y a donc quelque chose d’archéologique dans ce geste de dévoilement. Ce qui me fascine autant dans la peinture que dans la nature, c’est cette notion de cyclicité. Par exemple, quand les couleurs et les formes disparaissent puis réapparaissent autrement, chaque œuvre ou motif naturel devient la phase d’un même flux, où rien n’est vraiment définitif. Finalement, ce que je trouve beau dans la nature, c’est cette coexistence de l’ordre et du chaos. J’essaie de capturer par la peinture ce moment de singularité où les formes se font et se défont.”



MANUELA SEDMACH

“Bien sûr qu'elle l'est, mais si la nature est belle et que nous sommes nature, peut-on encore la définir comme belle ? Je l'espère. Récemment, j'ai eu l'occasion de vérifier notre beauté ; nous sommes bien construits. J'ai pu constater, du fait de problèmes de santé, à quel point notre corps fonctionne merveilleusement, à quel point toutes nos parties sont connectées les unes aux autres. Mais pas seulement entre elles, également avec le monde extérieur, et si ce monde extérieur est la nature, alors nous découvrons une grande médecine. La nature est belle, puissante et sage, même si nous ne la comprenons pas. Parfois, elle semble être notre ennemie... Elle suit simplement son cours, et c'est là toute sa beauté. Il y a une âme puissante autour de nous, et en tant qu'artiste, c'est cette âme que je veux visiter. Comme l'a écrit Andreï Tarkovski dans son livre *Le Temps scellé : 'Éveiller les âmes, se souvenir de qui nous sommes, et tenter de redevenir humains. L'artiste suggère des possibilités. Respirer au milieu d'une forêt d'eucalyptus fut une expérience unique, la beauté des odeurs de la nature, et ici au Portugal, j'en suis entouré. Ramasser des graines d'eucalyptus et admirer leur composition, de petites sculptures toutes identiques et pourtant uniques. Le Rio Cávado, entendre son cours, la beauté de sa musique, puis retourner à l'atelier pour travailler.'* Oui, la nature est belle.”

IVÁN ARGOTE

“Dès le début, mon travail s'est interrogé sur la manière dont nous nous relions aux autres et entre nous. En arrivant à Paris, en 2006, j'ai réalisé une série de vidéos, où je confronte des gens dans des espaces publics – bus, rues, métros –, pour créer une familiarité avec l'étranger, avec ce qui nous est inconnu. Petit à petit, en me familiarisant avec la ville, j'ai aussi découvert un intérêt pour notre relation aux autres espèces, à ce qui n'est pas humain. Je pense qu'il n'y a pas de vraie séparation entre l'humain, l'animal, le végétal : nous faisons tous partie d'un même flux de matière et d'énergie. Ainsi, mes œuvres cherchent à inclure d'autres formes de vie dans la sculpture et l'installation, tout en portant un sens politique. À mes yeux, la beauté réside dans ce flux qui traverse toutes les formes de vie et nous rappelle que nous ne sommes pas au-dessus, mais partie intégrante de ce grand jeu d'interconnexions.”



GIULIA ANDREANI

“La nature est-elle belle ? La question est vaste et dangereuse. Elle m'évoque deux images. La première est celle d'un corbeau dévorant les restes d'une carcasse de rat près du cimetière de Montmartre, où je passe chaque jour pour me rendre à l'atelier. La deuxième est celle d'une de mes peintures préférées, la *Madonna del Parto*, célèbre fresque de Piero della Francesca, que l'on peut voir aujourd'hui encore à Monterchi, en Toscane. Moi, je la vois

sur une affiche et de nombreuses publications, dont celle d'un essai d'anthropologie intitulé *Nature, féminin et anciennes cultures méditerranéennes*. Un nécrophage opportuniste et une peinture de la Renaissance, donc. Le cru et le putride, le cru et le cuit, la nature et la culture. Le beau n'est que le premier degré du terrible, disait le poète Rainer Maria Rilke. J'aime bien Rilke. Mais je crache sur Hegel. La nature est singulière, elle n'est pas absolue ni universelle. Elle est mouvante. Elle est fâchée. Elle fut peut-être belle autrefois, elle est désormais fatiguée, exploitée. Je milite contre l'extractivisme esthétique.”

MARTA SPAGNOLI

“La nature est belle. Mais nature signifie concevoir conjointement beauté et laideur, fertilité et fatalité, vie et mort, comme partie d’un équilibre dynamique qui existe, qui gouverne notre planète et dont nous faisons partie et dont nous avons besoin. Je crois qu’en général il faut sortir de l’idée de nature comme arrière-plan ou décor des activités humaines ; nous avons relégué l’idée de lieu à quelque chose d’extérieur, en dehors de nous. Il nous vient peut-être plus naturellement de nous penser face à la nature, plutôt que d’en faire réellement partie : et pourtant, c’est à partir du contexte environnemental et naturel que se façonne notre histoire, personnelle et collective, le développement imaginaire et spirituel, les traditions et les dynamiques sociales. Je parle certainement du point de vue d’une personne née et ayant grandi dans un contexte urbain, fortement anthropisé, qui a rarement l’occasion de rencontrer une altérité telle que d’autres animaux ou une végétation qui ne soit pas fortement domestiquée. En revanche, je crois que la nature continue de dialoguer et d’entrer en relation avec notre faire, et que la méconnaissance conduit même à la concevoir comme notre antagoniste. Enfin, en réfléchissant à la beauté de la nature, je ne peux que retourner la question vers nous : nous, les humains, sommes-nous beaux ?”

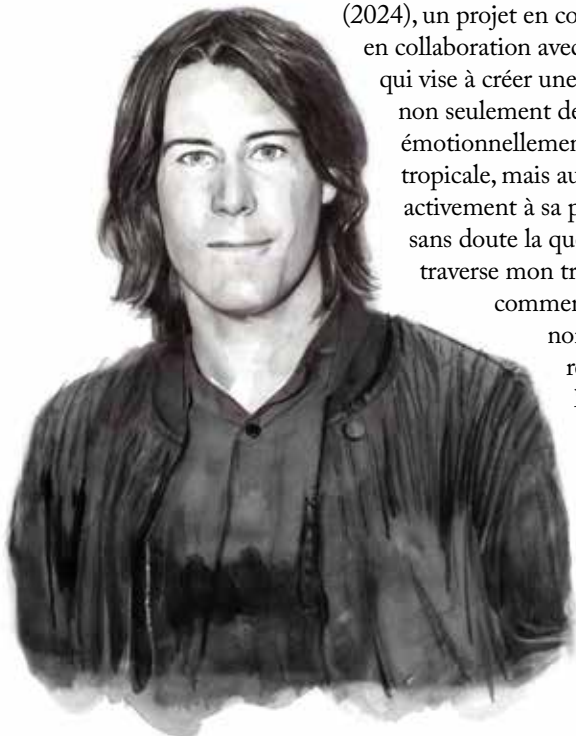


JAKOB KUDSK STEENSEN

“La nature n’a jamais été belle. Les ailes d’un papillon peuvent nous sembler séduisantes, voire psychédéliques, avec leurs couleurs et leurs formes qui apparaissent et disparaissent dans les airs. Lorsque le papillon hibou se pose sur une feuille et referme ses ailes, il ressemble à un œil géant de hibou terrifiant les prédateurs. Le papillon, autrefois magnifique, transforme son apparence pour envoyer, par ce camouflage, des signaux effrayants de danger aux animaux qui l’entourent. Ce qu’un être humain, une espèce ou une plante considère comme beau et contemplatif peut représenter un danger pour une autre. Au XVII^e siècle, la plupart des rois européens et des citoyens trouvaient les marécages laids. Ils les ont donc supprimés. C’est pourquoi, nous sommes aujourd’hui confrontés à une crise de l’eau. Nous devons maintenant redonner vie aux marécages, aux zones humides et aux marais boueux, et les considérer comme des sites de valeur. À mes yeux, la boue, les broussailles, la décomposition et les motifs bactériens sont beaux. Mais en soi, ils existent depuis des millions d’années d’évolution complexe et entremêlée, de formes, de motifs et de sons qui communiquent le danger, le poison, la vie et l’amour, mais aussi des conditions biologiques plus inhérentes au rajeunissement, à la pourriture et à la mort. Nous pouvons percevoir une chose comme belle, une autre comme laide. Cela nous en dit plus sur nous-mêmes, sur ce que nous apprécions dans la nature, que sur la nature elle-même.”

JULIAN CHARRIÈRE

“Je pense que la question de savoir si la nature est belle ou non enferme le vivant dans un cadre fondamentalement humain. Elle objectifie le monde face à notre subjectivité. Qu’elle ait été associée à l’ordre dans la tradition classique, élevée au rang du sublime durant le romantisme ou réduite à une ressource extractive au XX^e siècle, cette perspective maintient les environnements naturels à distance – comme quelque chose à soumettre, contrôler, exploiter, dénigrer ou idéaliser, plutôt que comme la matrice à laquelle nous sommes inextricablement liés. Cette relation constitue un fil conducteur dans certaines de mes premières œuvres, telle *The Blue Fossil Entropic Stories* (2013), qui documente une performance au cours de laquelle j’escaladais un iceberg pour le faire fondre au chalumeau. Le froid était si intense que la glace regelait immédiatement – un geste désespéré qui incarnait les altérations anthropiques engendrées par notre culture et sa dépendance aux matières fossiles. Dans le même temps, pour les regardeurs des photographies, il est facile d’être saisi par la beauté austère de ces masses de glace. La petite silhouette humaine sert à nous réinscrire dans cette échelle et à rappeler notre position au sein de ce paysage. Aujourd’hui, ma pratique cherche à aborder cette tension de manière plus directe, en mobilisant des ressources créatives en mesure de contribuer concrètement, sur le long terme, à la régénération d’écosystèmes négligés ou endommagés. Cette réflexion a



notamment pris forme avec *Calls for Action* (2024), un projet en cours développé en collaboration avec Art into Acres, qui vise à créer une œuvre capable non seulement de nous relier émotionnellement à la forêt tropicale, mais aussi de participer activement à sa préservation. C’est sans doute la question centrale qui traverse mon travail aujourd’hui : comment l’art peut-il non seulement représenter le monde, mais aussi contribuer à sa protection ?”



JONGSUK YOON

“La nature m’a toujours accompagnée. J’ai grandi à la campagne, entourée de ruisseaux et de montagnes. Notre maison était située au bord d’un cours d’eau, face à une montagne que je voyais chaque jour. La montagne n’était pas particulièrement haute, mais elle était magnifique en toute saison. Au printemps, les azalées fleurissaient et la montagne se teintait de rose. Les arbres et les fleurs remplissaient le paysage, les oiseaux chantaient, c’était un endroit merveilleux. Les paysages de ma ville natale restent gravés dans ma mémoire telle une expérience émotionnelle et visuelle que j’emporte avec moi partout où je vais. Je peins des paysages. J’utilise le paysage comme un moyen d’exprimer mes propres émotions. Mon principal défi consiste à capturer sur la toile des expériences visuelles et des sentiments. Je représente souvent les montagnes et les ruisseaux de ma ville natale, Onyang, en Corée du Sud. Mais je ne représente pas Onyang littéralement, je montre comment ce paysage a façonné mon monde intérieur. Lorsque je peins, j’explore la manière dont les paysages extérieurs deviennent intérieurs, comment un lieu devient un sentiment. Je ne regarde pas le paysage, je suis à l’intérieur. Je commence souvent par une saison, non pas comme sujet, mais comme atmosphère. Mon exposition, à la Marian Goodman Gallery de New York, “Azalea Spring”, est née de cette approche. Ouverte en février dernier, elle visait à introduire la présence prochaine du printemps dans le paysage hivernal de la ville. Je formule l’espoir que mes peintures fonctionnent comme des espaces dans lesquels les spectateurs peuvent entrer, tant visuellement qu’émotionnellement.”